

La revue des ressources

-- Création littéraire - Nouvelles --

Nouvelles



Les berges

(Dans une ville)

Stéphane Tirilly
lundi 3 mars 2003

Presque aucun souffle de vent : un bain d'air chaud a coulé sur la ville. Les étoffes s'allègent, les peaux se dénudent. Alors que beaucoup d'habitants ont fui les rues étouffantes et les désagréments de la pollution, Sébastien marche dans la capitale. L'été jette une pellicule torride et éblouissante sur la ville assourdie, saisie en une éternité nonchalante. Oui - Sébastien a le sentiment, parmi les façades intenses, d'une éternité fragile de la ville. Dans les quartiers partiellement désertés, à l'activité ralentie, nous percevons le vide des vacances, propice peut-être à la découverte.

Au terme de sa balade urbaine, Sébastien est venu s'asseoir sur le rebord d'un quai, protégé par l'ombrage de grands marronniers. Un mouvement incessant de lourdes barges lestées de touristes et de péniches aux moteurs bruyants remue le fleuve ; les commentaires enregistrés des hauts parleurs résonnent entre les berges, tandis que les passages agitent les eaux, dont le ressac contre les quais se donne un air marin. Les eaux sont bleues, puis vertes et lumineuses, puis vertes et scintillantes de feux blancs - un fin et frémissant tissu resplendissant. Près du quai flottent de petits détritiques, canettes, morceaux de bois... Ce n'est pas la mer, et cependant des corps dénudés se sont disposés un peu partout sur les berges, pour bronzer.

Dans le ciel bleu et clair quelques nuages blancs paraissent. Le fracas des voies automobiles demeure audible, comme la respiration d'une ville oppressée. Entre les deux ponts qui encadrent le panorama, sur le pavé rugueux marchent des touristes et des couples ; des vélos et des familles, parfois munies d'appareils photos et de petites caméras, se fauillent entre les corps offerts au soleil - déjà moins nombreux car le soir pointe, le soleil pâlit, et à la chaleur succède la tiédeur.

" Boissons fraîches ! " lance un jeune vendeur, dont le vélo tire une espèce de petite cantine roulante. D'une barge à touristes on nous fait des signes ; des criaillements nous parviennent quand le bateau s'engage sous le pont, tandis que le commentaire synthétique continue imperturbable. A la tombée du soir se montreront les bateaux-restaurants, éventuellement équipés d'un orchestre.

Sur ces berges, Sébastien éprouve parfois le sentiment de traverser une toile prenante de rayons invisibles, formée par les denses trames de regards qui se rencontrent, pour se soutenir ou s'éviter, ou bien seulement s'entrecroisent en combinant des intersections aux angles variés. Regards promeneurs aux intensités changeantes, qui poursuivent la même direction comme des segments successifs, ou convergent brusquement vers un point. Patiences attentives de piétons qui marchent d'un pas pressé, presque affairé, ou de flâneurs qui demeurent assis sur le rebord et les bancs de béton, faussement distraits - lançant leurs regards comme des pêcheurs jettent leurs lignes.

Comment décrire la diversité des passants ? Peut-être noter la diversité des démarches - et montrer, par une manière de mouvoir son corps, une allure très individuelle. Décomposer le mouvement et préciser la vitesse, repérer le balancement des bras et des mains, la position des épaules et de la tête ; établir des correspondances, des tendances, des rapprochements ; tirer - qui sait ? - des conclusions provisoires. Sébastien griffonne cette idée sur son agenda. La balade réveille en lui le désir de saisir une intuition ou la tonalité d'un moment. Mais cette écriture fragmentée s'interrompt au bout de quelques lignes, hostile à toute continuité. Sébastien laisse ces bribes sur son agenda, en l'état, petite sauvegarde brouillonne de minutes enfuies. Pourtant, il tentait quelquefois de les retravailler en brefs poèmes - des quatrains.

*

Feuilles :

Avez-vous jeune homme

Avez vous de bonnes feuilles ?

De bonnes feuilles ? Je n'ai pas

De bonnes feuilles comme vous les voulez.

Mais regardez autour de vous.

Autour de moi ?

Oui tout autour de vous, jeune homme

Regardez ces arbres paresseux

Qui ondoient avec leurs jolies feuilles

autour de nous

Tendez la main vers eux.

Ce ne sont pas les bonnes feuilles

Sur les arbres paresseux qui ondoient.

N'avez vous pas de bonnes feuilles ?

Celles qui roulent, toutes rondes

Autour de mon ivresse ?

Je n'ai pas de bonnes feuilles

Comme vous les voulez, jeune homme.

je m'abrite sous les bonnes feuilles

Des arbres paresseux qui ondoient...

*

(Après avoir traversé, par un jour de pluie en novembre, un tunnel sous un pont) :

Le jour est gris il a plu

Sous le vent filent les nuages sombres

Et sèche le quai

Sa pensée file des rêveries plates

Son corps avance dans un tunnel

Obscur et fétide

Sa pensée s'agite en rond

Oiseau nerveux dans la cage

Sans reposer elle volète

Dans un tunnel obscur et fétide

Sous le ciel où filent

Les nuages de pluie

Il est tout juste bon à ces quatrains

Ces riens qu'il voudrait jolis

Cette parodie de poésie entre ses rêves

Sans abouti et les riens de cette vie

*

(Ou encore) :

Aujourd'hui nouveau jour : les sentiments

Hier les siens se sont envolés au loin

A mille lieues et ceux ressentis demain

Foncent à une vitesse endiablée du lointain

*

(Ou encore) :

Il est saisi d'un fantasma

Une obsession qui fait tourner sa pensée

En rond, sa pensée s'agite et tourne

Dans la cage d'un fantasma, en ronde d'obsession.

Sébastien remonte par un escalier de pierre au niveau de la rue, puis emprunte le pont ancien s'insérant dans un paysage de carte postale typique (il se demande combien de touristes, à cet instant même, expédient le panorama en cartes). Il atteint l'autre rive : sur le long ruban d'asphalte se pressent des files bruyantes et compactes d'automobiles, alors que d'étroits trottoirs sont concédés aux flâneurs. Sébastien traverse à un passage piéton : il profite d'un trottoir plus spacieux pour observer les immeubles et les devantures. Après un café qui fait angle au rez-de-chaussée d'un immeuble à la peinture effritée, commence l'enfilade des devantures d'antiquaires, plus ou moins larges, plus ou moins prospères ; le regard de Sébastien accroche à peine aux gros bibelots onéreux, mais il prend plaisir à lire les enseignes. Et voilà qu'il s'arrête devant la devanture de bois d'une galerie, une boutique étroite d'objets avec quelques pièces en vitrine. Un sentiment inattendu de familiarité imprègne son esprit, lorsqu'il lit le nom inscrit en lettres dorées : ASTAFORTE - une familiarité qui l'immobilise devant la vitrine aux objets sans signification, à côté de la porte close.

Un petit moment s'est écoulé, quand un homme venu des profondeurs de la galerie ouvre la porte, et l'appelle d'une voix assurée. Le personnage, âgé, a des allures de majordome compassé : il annonce à Sébastien que Monsieur Astaforte sera légèrement en retard, et l'invite à entrer.

A l'intérieur, la boutique un peu sombre fait penser à la fois à un musée en réduction et à une brocante : statuettes (en bronze, ivoire ou pierre), meubles anciens, bas-relief et chapiteaux de colonnes, petit canon, icônes d'Orient, et un étrange grand disque de bronze avec des inscriptions - voilà ce qui attend d'hypothétiques acheteurs. L'employé compassé invite Sébastien à s'asseoir sur un siège de bois arqué, inconfortable, une sorte de siège de consul antique auquel on aurait ajouté un dossier. C'est là que Sébastien doit attendre celui avec qui il n'a pas de rendez-vous, qu'il ne connaît pas, mais qui porte le nom d'Astaforte. Fort heureusement, remarque le majordome, Sébastien n'était pas vraiment en avance, ce qui lui évitera d'attendre trop longtemps. Assis non loin, deux " connaisseurs ", qui l'ont vaguement salué lorsqu'il est entré, commentent des œuvres d'art reproduites dans un catalogue et échangent des remarques blasées. Sébastien se contente de détailler le décor qui s'est imposé à lui de manière impromptue.

En arrière de la boutique, le majordome de faction surveille et guette. Un coup de sonnette le fait sursauter. Il observe avec méfiance un visage de couleur sombre apparu derrière la devanture. " N'ayez pas peur, ce n'est que le tailleur pour le costume " lance le plus jeune des connaisseurs. L'autre ajoute : " Laissez-le entrer, il n'y pas de risque. " Le majordome traverse la galerie et ouvre la porte avec réticence. " C'est le dixième qu'il commande cette semaine ", précise le jeune connaisseur, tandis que l'étranger de la devanture, employé probable d'un atelier de confection clandestin, se glisse chez l'antiquaire pour livrer la marchandise, puis s'éclipse. " Vous avez vu, il était tout à fait inoffensif. " " On n'est pas au coin d'une rue mal famée, mon ami ! " Les connaisseurs s'amuse, pendant que le majordome emporte le costume. Il revient se placer de faction quelques minutes plus tard.

Les instants qui s'écoulent permettent à Sébastien d'improviser mentalement sur sa situation décalée au milieu de ce bric à brac coûteux : il imagine écrire les quatrains de l'antiquaire, amateur de costumes au noir ... " Le voilà. " Un énergique coup de sonnette déclenche le mouvement du guetteur. Il traverse la boutique à une vitesse inattendue, et ouvre la porte avec un léger tremblement - bien qu'il s'agisse cette fois d'accueillir son patron. L'antiquaire est un homme blond entre deux âges, jeune vieux ou vieux jeune ; élégant et agité, il porte au revers de son beau veston

un camée rougeâtre. En apercevant Sébastien il le reconnaît sans hésitation. " Excusez-moi pour mon retard " dit-il, sans paraître réellement s'excuser. Et à l'adresse des deux connaisseurs : " je vous voit tout à l'heure, une affaire importante. " L'antiquaire entraîne Sébastien à l'arrière de la boutique ; il lui montre une vitrine sous clé, contenant un assortiment de pièces et de bijoux - peut-être les éléments les plus précieux de son hétéroclite collection. " Elle est là, vous voulez la voir ? Mais c'est vrai que vous êtes venu pour ça. "

Il ouvre la vitrine et en sort une petite pierre circulaire gravée en creux : une intaille. Sébastien regarde, avec un mélange d'ennui et d'intérêt, cet objet ancien si extraordinaire et si peu spectaculaire. L'antiquaire se munit une grosse loupe. La figure barbue, celle d'une divinité sans doute, coiffée d'un couvre-chef étrange, a été minutieusement creusée ; et des deux côtés sont gravées verticalement des lettres grecques. Sébastien est autorisé à tenir avec délicatesse la petite pierre pour l'observer sous la loupe.

" Je vous ai préparé une photo " dit l'antiquaire, qui ne tarde pas à replacer sous clé et vitrine la petite merveille glyptique. La photographie en noir et blanc agrandit l'objet et ses détails. La coiffure du dieu inconnu ressemble à une gerbe, et Sébastien peut mieux distinguer les lettres. " Alors ? " demande l'homme à la camée, qui fait quelques pas en rond. " Alors ? ", répète-t-il, avec l'expression d'une idée tournant dans sa tête. Sébastien comprend qu'il est, dans ce décor, le spécialiste chargé l'élucider la pierre, de déchiffrer les lettres énigmatiques - et non plus le flâneur promenant une attention distraite sur les devantures du quai. Ce changement de statut, que certains qualifieraient de promotion, il le doit probablement à sa distraction nonchalante : se perdant dans le paysage des berges, il s'est transformé à son insu en l'un des personnages de ce panorama - le spécialiste que l'on attendait, pour deviner la signification d'une pierre.

Par chance, Sébastien a relu et corrigé des ouvrages consacrés à l'épigraphie grecque et aux pierres gravées. Il reconnaît sans trop de peine les lettres de l'intaille ; mais bien avant qu'il puisse ébaucher une interprétation, l'homme à la camée coupe le fil de sa perplexité : " Pas évident hein ? Vous n'êtes pas le seul à caler. Ils sont tous étonnés. " Il invite Sébastien dans sa bibliothèque de travail. Ils sortent par l'arrière de la boutique et traversent l'angle d'une grande cour intérieure. Un vieil escalier les mène au premier étage, puis ils pénètrent dans une pièce sombre au plafond bas, où l'antiquaire a rangé ses livres : un salon préservé comme un objet ancien, avec sa pendule, sa cheminée et ses canapés antiques. Assis côte à côte sur l'un des canapés, ils compulsent des catalogues illustrés et des ouvrages érudits ; mais les pierres gravées et les médailles qu'on y trouve paraissent, selon Sébastien, assez différentes de la mystérieuse intaille, et les inscriptions sans rapport avec les lettres à déchiffrer. L'homme à la camée s'impatiente.

Ils redescendent bientôt. Dans la cour ils croisent deux voisins : deux employés d'une galerie attenante qui transportent un grand tableau. L'antiquaire ne peut s'empêcher de lancer une estimation sur la valeur de la peinture - et une critique sur le cadre mal assorti. Tandis que les deux porteurs s'éloignent, il remarque qu'il est bien gentil de ne pas exiger une rémunération pour son expertise. " Je vous laisse la photo, examinez-là aussi longtemps qu'il est nécessaire, faites tranquillement vos recherches. Je vous paierai toutes vos heures. " Avant de donner congé, l'antiquaire montre à Sébastien une grande statuette africaine : " Qu'en pensez-vous ? Ca ferait un beau cadeau non ? Eh bien ce sera un cadeau, mais discret. L'un achète, l'autre reçoit... Devinez qui ? " Et l'antiquaire de citer deux noms vaguement familiers à Sébastien - deux noms politiques, appartenant à des bords opposés. " Attention, je ne vous ai rien dit... Je parie que vous n'avez pas la mémoire des noms... " Il tend plusieurs gros billets à Sébastien, qui les refuse, sous le prétexte de ne pouvoir encore décrypter les lettres de l'intaille. L'antiquaire le regarde d'un œil stupéfait, et légèrement soupçonneux.

Raccompagné à la porte de la galerie par le majordome compassé, Sébastien en sort pour redevenir un promeneur sans hâte et sans but précis. La scène à laquelle il vient de prendre part s'estompe alors qu'il s'éloigne sur la rive. Mais elle ne s'évanouit pas complètement, puisque, renonçant à l'idée de les abandonner dans une poubelle anonyme, il a confié à sa sacoche l'enveloppe et la photographie...

Sébastien a disparu depuis longtemps du tiède paysage des berges. De lourds nuages de cendre ont avancé avec lenteur ; le soleil déclinant s'est enfoui dans leur masse pour faire rougeoyer l'Occident.

La nuit est venue : les réverbères sèment maintenant leurs grains lumineux, et une abondante lumière orangée nappe les berges sombres - toujours très fréquentées par des passants immobiles ou pressés. Les barges à touristes allument à leurs flancs des bandes colorées et de violents projecteurs qui embrasent les quais. Sur l'onde noire et frémissante brille un trésor de touches dorées, un semis de rides lumineuses. Et partout dans la ville, tandis que les bolides projettent l'éblouissement de leurs phares, les monuments luxueusement éclairés ressemblent à des décors de théâtre, des assemblages de carton-pâte phosphorescent.